PUBLICATION DE LA  SOCIÉTÉ SLAVE DE PARIS.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.

Prix de chaque numéro isolé . . . . . . 10 cent.
Abonnement à douze numéros pour Paris 1 fr.
Pour la Province et l'Étranger. . . . . 2 —

ON S'ABONNE :
A la librairie Blosse, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

N. B. Les articles de correspondance, les lettres d'adhésion à la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au directeur-gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7.

7e Numéro. — 1er Mars 1849.

De la Cour et des Peuples en Autriche

ET DU ROLE NATUREL DES POLONAIS DANS LA LUTTE SLAVO-MAGHYARE.

S'il y a un fait désormais évident pour tout le monde, c'est que les Habsbourgs se servent de la guerre slavo-maghyare pour ressaisir sur les nationaliés divisées de leur empire, tout l'absolutisme qu'ils avaient perdu. A la faveur de cette guerre néfaste, la *sainte alliance* des cabinets reprend le dessus, et celle des peuples s'évanouit. Pendant que l'antique despotisme des rois saisit et enrôle d'une main, comme une pâture pour ses canons, la démocratie prolétaire; de l'autre main il caresse l'aristocratie, et la convie à reprendre sa part héréditaire, dans leur commune exploitation des sueurs du genre humain. Nulle part cette vieille solidarité de la noblesse et du royalisme n'a de plus triste suites que chez les Slaves. Ainsi dans les comitats slovaques du nord de la Hongrie, Windischgrätz, vainqueur à l'aide des armées slaves, s'entend contre les Slaves eux-mêmes avec leurs rivaux terrassés. Il allait même rétablir en Slovaquie l'idiome maghyar comme langue officielle à la place du Slovaque, si les protestations énergiques de Hurban et de Chtur n'étaient pas venues l'arrêter. Vis-à-vis des Croates, ce sont les mêmes prétentions. Forts de l'appui de la cour, les magnats hongrois, succédant au démocrate Kossut, commencent à changer de tactique. Ces Slaves, naguère si réactionnaires à leurs yeux, aujourd'hui ils les présentent comme des démagogues, des ennemis de la monarchie, qu'il faut à tout prix réprimer.

En apparence étrangers à tout ce machiavélisme de cour, le jeune empereur, par ses manières avenantes et sans faste, par ses déclarations libérales, et plus encore par ses milles promesses aux petites ambitions privées, a su gagner la majorité des représentants de Kremsier. Il a maintenant la diète sous sa main. D'accord avec elle sur la nécessité au moins provisoire d'institutions démocratiques, il laisse son parlement décréter d'un ton de triomphe l'égalité absolue entre tous les citoyens. Il sourit à la loi qui abolit la noblesse, et qui rend toutes les distinctions honorifiques purement personnelles, sans qu'elles puissent jamais passer aux descendants. L'abolition de la peine de mort, de la marque, des travaux forcés, de la mort civile et de la confiscation des biens; l'inviolabilité du secret des lettres et du domicile privé, l'interdiction des visites domiciliaires par la police sans autorisation préalable des tribunaux, enfin le droit pour chacun de passer librement d'une religion à une autre: toutes ces dispositions vraiment révolutionnaires pour l'Autriche, entrent dans le code nouveau de la monarchie, sans éprouver de la part du cabinet aucune résistance. Mais aborde-t-on la question des nationalités, aussitôt le ministère change d'attitude. Loin de se prêter à aucune motion des députés fédéralistes, il avoue de plus en plus hautement son but de centralisation administrative et politique. Il vient de proposer la division de tout l'empire par départements et par districts, avec préfets et sous-préfets à la française, choisis et destituables au gré du ministère.

Heureusement, en face de ce cabinet centralisateur, et de ce parlement de *satisfaits*, il y a l'opposition des peuples qui persistent avec énergie dans leurs plans de fédéralisme et d'indépendance nationale. Après avoir montré tant de zèle pour sauver la dynastie, les patriotes tchekhs s'aperçoivent aujourd'hui qu'elle les a dupés. La cité slave d'Ollmutz ne s'appelle plus chez eux que la *rénégate*. Les journaux tchekhs sont surtout indignés que la diète actuelle, dont ils attendaient la dissolution, soit prorogée jusqu'au 15 mai, jour anniversaire de la seconde révolution viennoise. Car le motif qui a poussé le cabinet à cette prorogation est évidemment d'obtenir, par l'arrivée des nouveaux députés maghyars dans la diète, un renfort contre le Slavisme.

Le renouvellement de l'antique alliance entre les seigneurs maghyars et les bureaucrates autrichiens contre les prolétaires slaves, ne peut plus faire l'objet d'un doute. En Hongrie, les colons allemands poussent sous main à la conservation de la langue maghyare comme langue administrative. En outre, pour remplir les vides terribles causés par la guerre actuelle, la cour d'Autriche a fait présenter par M. de Schmerling, son ambassadeur près le congrès de Frankfort, un plan grandiose de colonisation des *Puszty* danubiens, où deux millions d'Allemands trouveraient, dit-on, aisément une existence commode. Le cabinet ne prend plus la peine de dissimuler ses tendances anti-slaves. Il dit à qui veut l'entendre que l'Autriche régénérée a besoin de rester allemande, pour pouvoir rester européenne. Ce bref compliment fait aux Slaves en dit plus que bien des menaces. Aussi le plus ancien or-

gane des Illyriens, le journal de L. Gaï s'écrie-t-il dans un de ses derniers numéros :

« Plus que jamais, frères, veillons sur les démarches de notre » gouvernement. Car si nous voulons comme lui l'unité de l'Au» triche, nous ne la voulons pas, comme lui, allemande, mais au » contraire aussi complètement séparée de l'Allemagne que de la » Russie. Toute union soit politique, soit commerciale avec l'Al» lemagne serait pour nous destructive... Si notre Autriche doit » s'unir à quelques états étrangers, ce ne peut-être qu'avec la » Turquie, la Serbie, la Moldo-Valachie. Défions-nous donc de la » diète actuelle de Kremsier, et des lois qu'elle va décréter sous » l'influence du cabinet... »

Le *Progrès* (Napredak), journal de Karlovits, va plus loin encore que le publiciste croate. Tout en acceptant l'union du peuple Serbe avec l'Autriche, il ne l'admet que comme traité fédératif, librement débattu, consenti et signé entre les deux parties contractantes. Le *Napredak* conçoit cette annexion fédérale de chaque peuple à l'ensemble de l'empire comme résultant du consentement libre de chacun d'eux, et comme n'excluant en rien l'exercice intérieur de leur souveraineté, ni l'existence tout-à-fait à part de chaque gouvernement national. D'après ce journal, les divers états associés de l'Autriche doivent être entr'eux dans les mêmes rapports où se trouvent naturellement des états alliés pour la poursuite d'un but commun, mais tous indépendants les uns des autres à l'intérieur. De là le *Napredak* conclut très-logiquement que la diète de Kremsier est illégalement constituée. Au lieu de faire émaner du trône et de la diète centrale les pouvoirs provinciaux et les législatures locales, il faut procéder en sens inverse, comme pour bâtir un édifice, on commence par les bases avant d'organiser le faîte. Ce n'est pas à une représentation collective de tous les peuples d'Autriche qu'il appartient de cimenter l'œuvre de leur libre association. Cet acte solennel ne peut être signé que par les diètes locales, qui ensuite enverront comme plénipotentiaires des délégations de leur sein, pour former le congrès général des nations confédérées.

Voilà ce que pensent les Slaves : mais ce n'est pas là ce que veulent les Habsbourgs. La fameuse séparation de l'Autirche d'avec l'Allemagne, ce *fait accompli*, dont les journaux slaves avaient fait tant de bruit, comme de leur plus belle victoire, cette séparation est redevenue plus douteuse que jamais. D'après ses nouvelles instructions, le représentant de la cour d'Ollmutz à Francfort, M. de Schmerling, déclare que, dût-elle maintenir son union par la force des armes, l'Autriche ne se laissera en aucun cas séparer du corps germanique. D'après le plan du cabinet, toutes les décisions du parlement de Francfort auraient force de loi pour les Allemands d'Autriche. Quant aux provinces non allemandes, elles seraient, à titre d'annexes, régies par des institutions spéciales. L'armée d'Autriche elle-même ne ferait qu'un tout indivisible avec l'armée de la confédération allemande ; Slaves et Teutons s'y trouveraient mêlés dans les armes diverses ; et tous ensemble, sans aucun égard à leur origine, recevraient le même commandement. Tels sont les complots de la camarilla d'Ollmutz.

Aussi les journaux bohêmes deviennent-ils chaque jour moins autrichiens. Ceux des provinces illyriennes expriment avec beaucoup plus de hardisse encore leurs griefs contre la cour :

« Après nous être emparés de Pest, dit le journal de L. Gaï, » nous pouvions espérer que le *maghiar-Orszak* avait achevé ses » destinées, que notre patrie était délivrée pour jamais du joug » et de la langue des Maghyares. Nous pensions que le cabinet » qui préconise partout les immenses services et la fidélité de » l'armée croate, accorderait à cette armée sinon des récom» penses (ce qui eût été trop présumer), du moins la stricte jus» tice. Nous nous sommes amèrement trompés. L'hydre maghyare » terrassée relève une tête plus menaçante que jamais. Depuis » que la dignité du gouverneur-général de la Hongrie, otée à notre » ban Jelatchitz, a été donnée à Windischgratz, ce dernier nomme » pour commissaires dans toute la Hongrie les mêmes ultra-ma» ghyars qui s'étaient naguère entendus contre nous avec le ca» binet de Vienne. Pest est encore occupée militairement par une » garnison croate, et déjà ses magnats nous envoient de nouveau, » et cela dans leur langue, des ordres à Agaram. Voilà comment la » dynastie que nos bras ont sauvée espère aujourd'hui, avec » l'aide des Maghyars, nous terroriser, nous remettre sous le » joug, et nous faire entrer de force dans l'union allemande. Mais » ces messieurs calculent à faux les ressources de résistance d'un » peuple libre. »

Le *Slavenski iug* tient un langage qui n'est pas moins amer. Après avoir récapitulé tous les services rendus au nouveau trône constitutionnel par les Slaves, il en cherche la récompense ; et il la trouve dans le bombardement de Prague, de Cracovie, de Léopol. Quant à la promesse du cabinet d'établir la plus stricte égalité de droits entre les nationalités diverses, cette promesse a été réalisée par la mise en état de siége de la Bohême, de la Galicie et de la Hongrie. Pour compléter cette étrange égalité de droits (*gleichberechtigung*), il ne reste plus qu'à placer l'empire entier sous la loi martiale.

C'est sous de pareils auspices qu'est récemment parvenue à Agram l'invitation ministérielle d'envoyer les députés de Croatie à Kremsier. Aussi toute la presse croate se montre-t-elle unanime pour conseiller au pays électoral une réponse négative. La gazette *Dalmato-croato-slavonienne* combat avec ardeur cet envoi à Kremsier, et réclame des Illyriens une attitude défensive et isolée vis-à-vis de l'Autriche, aussi longtemps que le cabinet impérial rêvera de s'unir à l'Allemagne. « Réfléchissons, dit-il, à tout ce qu'il » nous en a coûté de sang et de sueurs, pour mettre fin à notre » situation d'annexe (*partes adnexæ*) de la Hongrie : et n'allons » pas de gaîté de cœur courir les risques d'une autre annexion » avec l'Allemagne. Or, en envoyant nos députés à Kremsier, et » en nous soumettant par là au pouvoir législatif central, nous » nous trouverions de même soumis au pouvoir exécutif ou au » ministère ; et alors c'en serait fait de nos libertés et de l'indé» pendance des Croates. »

Tels sont les faits qui ont donné une certaine vraisemblance à la nouvelle prématurée d'une réconciliation des Croates avec le démocrate Kossuth contre l'aristocratie maghyare, redevenue l'acolyte de Windischgratz. Loin de là cependant : Kossuth, à l'abri dans ses *puszty* sabloneux de Debreczin, inaccessibles à l'artillerie, continue de lancer dans toutes les directions ses bandes nomades, qui, montées sur leurs chevaux à demi-sauvages, savent échapper, par la rapidité de leur course, à toute poursuite. Des généraux polonais de premier ordre, comme Bem et Dembinski, exaltent par leur présence le courage des Maghyars, et frappent de découragement les Slaves qui se voient ainsi attaqués par leurs frères même de la Pologne. En attendant, le sang coule à flots des deux côtés ; et les Allemands spectateurs battent des mains. Ils peuvent en effet se réjouir, et se répéter les uns aux autres, le mot du Romain Tacite : Quel beau spectacle pour nous ! nous avons vu soixante mille Bructères se déchirant entr'eux.

Nous venons de constater les résultats qu'amène la guerre civile entre les peuples d'Autriche. Ces résultats nous les avions prévus ; et nous avions en conséquence inséré dans notre avant dernier numéro, un article intitulé : *des Avantages d'une médiation polonaise entre les Slaves et les Maghyars*. Cet article, nous assure-t-on, a produit en Galicie un effet heureux. Soit par rectitude d'instinct, soit par suite de conseils reçus, la plupart des députés galiciens à Kremsier, adoptent exactement la ligne de conduite que nous leur indiquions il y a deux mois. Ils interviennent en amis impartiaux des deux races belligérantes, pour négocier entre elles une réconciliation, d'où dépend plus que jamais le salut commun. Tout l'avenir de la fédération slave tient à cette pacification spontanée et populaire, conclue entre les chefs maghyars et les chefs serbo-croates, directement et tout à fait en dehors des machinations diplomatiques de la cour. Si le général polonais Dembinski n'a réellement, comme on l'affirme, accepté le commandement en chef des forces maghyares, qu'à la condition de réconcilier Kossuth avec le slavisme, il faut qu'il prouve sa mission le plus tôt possible. Mais s'il ne doit être qu'un nouvel instrument de réaction, il faut aussi qu'il le laisse voir. L'ennemi, dont les Slaves d'Autriche ont le plus à craindre à cette heure, ce n'est plus le démocrate maghyar, c'est l'Allemagne coalisée de nouveau

par les Habsbourgs avec son alliée de tous les temps : l'aristocratie austro-hongroise. Pour en finir avec Kossuth; les Slaves ne sauraient donc choisir de meilleurs intermédiaires que les Polonais.

Depuis longtemps déjà les représentants polonais, tant ceux de la patrie que ceux de l'émigration, auraient pu se ménager dans le différend hongrois une médiation glorieuse, s'ils avaient écouté la voix de la prudence et de la modération. De sages conseils leur avaient été envoyés de Paris dans une brochure publiée sous forme de discours, au sujet de l'anniversaire du 28 novembre dernier, par le prince Adam Czartoryski. On y lisait ces remarquables paroles : « Deux races, dont la bonne harmonie était pour nous » autres Polonais la chose la plus désirable, se sont violemment » séparées. Dans la lutte armée qui a résulté de la discorde, » les Polonais se sont fatalement divisés. Les uns, entraînés par » d'anciennes liaisons historiques, et par la reconnaissance pour » des secours promis, se sont émus en voyant une nationalité qui » est comme la nôtre menacée d'une ruine totale. D'autres, au » contraire, sentant l'urgence du péril, ont resserré plus forte- » ment le lien de fraternité qui est pour nous le plus important de » tous, le lien avec les Slaves. Entre ces deux tendances, com- » bien un rapprochement serait utile, pour faire cesser cette lutte » ruineuse du Maghyar et du Slave, qui ne profite qu'aux enne- » mis communs ! » Cette prédiction finale s'est accomplie; et ses suites commencent à atteindre les Polonais eux-mêmes, qui au lieu de prendre la voie conciliante indiquée par l'infatigable ami des Slaves, dont nous venons de traduire les paroles, se sont au contraire alliés aveuglément au parti ultra-maghyar.

Cette alliance vaut aujourd'hui à la malheureuse Pologne un nouveau démembrement. Comme on partageait naguère le grand duché de Posen en districts allemands et districts polonais, de même on divise actuellement la Galicie en partie polonaise et partie ruthénienne. Voilà comment le cabinet autrichien entend la fédération. Puisse ce nouvel échec faire comprendre enfin aux Polonais combien leur politique d'isolement donne d'avantages à l'ennemi même qu'ils prétendent combattre. Leur propagande de séparation ne leur a jusqu'à présent donné que des fruits amers. En s'y obstinant, ils finiraient par consommer leur propre suicide. Grâce à cette anarchie, le système machiavélique des Habsbourgs, le *divide et impera*, reprend sa toute-puissance. Metternich pourrait revenir et être de nouveau l'homme de la situation.

S'ils veulent se tirer de l'impasse fatale où ils se trouvent engagés, les Polonais n'ont qu'un moyen, c'est de faire pour les Slaves de Hongrie vis-à-vis des Maghyars ce qu'ils voudraient que les Slaves fissent pour eux, si les Ruthéniens les attaquaient eux-mêmes, c'est-à-dire que leur devoir est d'intervenir en amis. S'ils le font, la conséquence naturelle de leur médiation sera que les Slaves à leur tour s'intéresseront au différend rutheno-polonais, et agiront efficacement pour ramener à la Pologne le cœur et les bras de ses indispensables confédérés, les Ruthéniens.

Les Slaves de Turquie et leur devoir

ENTRE LES DEUX PROPAGANDES AUTRICHIENNE ET MOSCOVITE.

Le cabinet et l'armée russe voudraient absolument une campagne en Turquie pour le printemps prochain. Leur gloire le réclame : autrement ils vont achever de perdre leur prestige de puissance militaire. C'est pourquoi les agents russes sèment et couvrent, pour ainsi dire, de leurs proclamations, tous les chemins qui mènent de leur frontière à Constantinople. Ils surexcitent de mille manières la rancune des Bulgares contre leurs oppresseurs turcs, et celle des Bosniaques contre leurs spahis indigènes. Ces deux peuples en s'unissant, mettraient aisément sur pied une armée formidable. Les Bulgares sont à eux seuls forts de plus de quatre millions d'individus, établis depuis les bouches du Danube jusqu'au mont Athos et jusqu'en Thessalie, tandisque du côté du Bosphore leurs innombrables troupeaux paissent l'herbe de la Roumelie jusque sous les murs d'Andrinople. D'un autre côté les Serbes, répandus depuis Belgrad jusqu'au fond de l'Albanie, occupent en Bosnie, en Hertsegovine, au Montenegro, les montagnes stratégiquement les plus faciles à défendre de toute l'Europe.

Malheureusement la conquête turque a constitué en Bulgarie et surtout en Bosnie une sorte de noblesse féodale composée de Slaves renégats appelés par leurs frères chrétiens *Poturitsi*. Chacun de ces seigneurs, du haut de sa koula, tour crénelée et armée en guerre, reproduit contre les pauvres raïas toutes les déprédations des tyrans du moyen-âge. Chez les Bulgares, il est vrai, l'anarchie a des racines bien moins profondes qu'en Bosnie. L'aristocratie des renégats n'a pas pris chez eux la même extension. En outre, leur pays plus centralisé leur permet un développement national plus unitaire; ils sont aussi plus instruits. Le nombre des hautes écoles s'accroît chez eux, malgré leur misère, dans des proportions qui étonnent. Leur industrie intérieure et les produits de leur sol constituent l'élément de vie le plus indispensable de la Turquie européenne. Leur visir, le vieux Hussein de Vidin, qui les gouverne presque sans interruption depuis plus d'un quart de siècle, s'est à la vérité engraissé de leurs sueurs. Comme le pacha d'Egypte, il est passé maître dans tous les genres de monopoles. Ce Mehemet-Ali du Danube a répandu comme un réseau immense sur toute la Bulgarie, ses intendants et ses courtiers, qui écoulent tous les produits manufacturés et achètent sur pied chaque récolte avant même sa maturité. Mais tout en dénonçant son avarice, les Bulgares reconnaissent qu'ils vendent encore plus cher à leur visir qu'aux étrangers. Voilà pourquoi Hussein jouit en paix depuis tant d'années du fruit de ses monopoles : aussi sa cour est-elle une cour de roi.

En Bosnie, on ne rencontre rien de pareil : là des plaies plus profondes nécessitent des remèdes plus énergiques. Heureusement le visir Tahir a compris les besoins nouveaux. Il a juré de briser définitivement l'aristocratie des begs renégats. Aussi est-il devenu la providence des raïas, dont il embrasse la querelle en toute circonstance. Un de ses actes les plus récents est l'abolition de toute espèce de corvée, et la réduction de toutes les innombrables redevances du raïa à une impôt unique qui ne dépassera jamais le tiers de sa récolte : et cette mesure devra être fixée dans chaque village, non plus par le spahi seul, mais par lui, de concert avec les staréchines ou les vieillards du lieu. Tahir fait exécuter avec rigueur ce nouveau réglement dans tous les pachaliks de sa circonscription; et il fait bâtonner sans pitié les superbes spahis qui refusent d'accepter ses réformes. Cependant la fermentation du pays n'en va pas moins croissant. Les préparatifs d'insurrection des Bosniaques sont tels, que dans la seule nahia de Zvornik, on vient de découvrir 18 canons récemment fondus par des conspirateurs dans le secret des forêts.

Ce qui a retenu jusqu'à présent l'explosion imminente des Bosniaques, c'est le cabinet de Belgrad. Sous son gouvernement de vieillards la Serbie, depuis dix ans semblait n'avoir plus d'autre passion que celle du repos. Mais, depuis 1848, elle aussi s'est ébranlée. Harcelé par les continuelles députations qui lui arrivent de Bosnie et de Bulgarie, le prince Alexandre a commencé à prendre sérieusement en main la cause des raïas opprimés. Belgrad, la ville blanche et libre, la reine slave du bas Danube, est donc devenue le point lumineux vers lequel se tournent les raïas. Si Belgrad, se faisait russe, toute la Turquie slave suivrait son exemple. Si Belgrad, au contraire, osait se déclarer le centre d'une vaste association de peuples, sous le double patronage de Vienne et de Constantinople, alors c'en serait fait pour jamais du despotisme autocratique. Mais pour cela il faut avant tout transformer la propagande autrichienne en propagande purement slave et fédérative.

La Turquie, on le sait, est de toutes les parties de l'Europe le pays avec lequel l'Autriche fait le plus d'affaires commerciales. L'Italie elle-même est pour les Autrichiens d'un moindre rapport que l'empire Ottoman. Sur la somme de 112 millions de florins, chiffre moyen des importations de l'Autriche pour les dernières années, 14 millions sont inscrits comme provenances de Turquie. Celles d'Italie, d'ailleurs beaucoup moins avantageuses, puisqu'elles consistent en produits fabriqués, ne donnent que 13 millions. Quant à l'exportation des produits grossiers que l'industrie viennoise écoule en Turquie, la moitié de leur prix de vente est du profit net. Ceci nous explique pourquoi l'Autriche attache tant d'intérêt à gagner de l'influence parmi les Slaves de Turquie, et à se les incorporer, si elle le peut. Aussi l'idée anglo-française de la conservation indéfinie de l'empire Ottoman n'est-elle, aux yeux des Autrichiens, qu'une chimère. D'un autre côté, les Slaves d'Autriche et ceux de la Turquie sentent qu'il y a entre eux une éternelle solidarité de destinées. S'ils ne se confédèrent pas étroitement ensemble, ils devront tôt ou tard tomber victimes ou de la Moscovie ou de l'Allemagne.

Il serait superflu de prouver que les Bulgares et les Serbes n'ont

pas de plus dangereux adversaires de leur nationalité que le sont précisément ces agents provocateurs, venus à eux de Pétersbourg avec les poches pleines d'or et de proclamations aux mille promesses. Comment le cabinet qui interdit l'usage officiel de la langue polonaise dans toute la Pologne, où il force à parler russe jusque dans les plus simples écoles de village, — comment ce cabinet centralisateur et anti-fédéral, qui ne conçoit le gouvernement qu'au point de vue de l'unité nationale, — pourrait-il favoriser sérieusement la nationalité des Slaves méridionaux? Partout la propagande russe montre la même tactique : enflammer l'esprit des patriotes par de chimériques espérances, puis les abandonner une fois insurgés, et se déclarer pour le despotisme attaqué, afin de jeter ensuite sous le glaive à deux tranchants de sa protection et l'oppresseur et l'opprimé. Tel est le rôle que la Russie a joué dans les diverses insurrections grecque, moldo-valaque et serbe, rôle qu'elle se prépare à jouer plus en grand dans la Hongrie et dans l'Autriche entière.

Ainsi les Slaves du Balkan n'ont rien à attendre de la Russie pour leur régénération; car ils ont besoin de se constituer sous l'égide d'un système politique pour lequel la Russie n'est pas mûre; je veux dire le système d'une fraternisation complète entre les peuples, les races et les religions diverses, ce qui appelle, en définitive, la fédération sous toutes ses formes. Le pays où le fédéralisme pourrait aujourd'hui le plus facilement jeter racine, est la Hongrie. Les raïas de Turquie ne doivent se lever en armes qu'après avoir conclu un traité formel d'alliance défensive avec leurs frères occidentaux. Jusqu'à ce que ce traité soit signé, l'intelligence de leur propre intérêt doit imposer aux raïas Slaves vis-à-vis de leurs tyrans une patience à toute épreuve.

Une guerre prématurée entre eux et les Osmanlis n'amènerait que de tristes résultats. Même terminée par la victoire des Slaves, elle ne pourrait avoir une meilleure fin que celle entre les Serbo-Croates et les Maghyars, qui a rendu au parti de la cour, en Autriche, toutes ses espérances réactionnaires. Le même dénouement se renouvelerait sur une plus grande échelle dans le cas d'une lutte des sujets chrétiens de la Porte contre les Turcs; et ce dénouement aurait lieu non pas, comme pour l'Autriche, en faveur de la maison régnante, mais au profit d'un monarque étranger, du tsar moscovite. Avides d'asservir à la fois et les Osmanlis et les sujets chrétiens d'Osman, les Romanofs attendent avec impatience le moment, depuis longtemps préparé, d'aller enfin reporter leur aigle prétendue byzantine sur les tours de Sainte-Sophie et le palais des Constantins, — pour dicter de là leurs lois à tout l'Orient. Alors disparaitraient étouffés tous les germes de renaissance qui raniment peu à peu cette chrétienté orientale et ses races malheureuses; alors s'évanouiraient tous les rêves d'une grande nationalité slave le long du Danube.

Evidemment, le soin de sa propre conservation doit pousser l'Europe occidentale à donner, par sa protection, aux Slaves d'Autriches et de Turquie le temps de s'organiser et de s'unir étroitement, ou pour forcer à la fois et le divan et les héritiers de Metternich aux concessions nécessaires, ou sinon pour les combattre de concert, et avec des forces capables d'imposer à l'avide Russie une respectueuse neutralité. C'est de cette manière seulement qu'on pourra d'un côté faire triompher la révolution slave et de l'autre garantir pour des générations le repos et les libertés croissantes de l'Occident en face de l'autocratie orientale.

Faits divers.

PROJET DE FONDATION D'UNE SOCIÉTÉ DES AMIS DES SLAVES EN ITALIE.

Nous recevons à la fois de Genève et de Turin des communications d'une nature grave, sur lesquelles nous remettrons à dire notre avis après plus ample informé. Pour aujourd'hui nous nous bornons à citer les passages suivants de la lettre de notre correspondant :

« Cher Monsieur, j'ai cette fois à vous annoncer qu'après bien des démarches je suis parvenu, à l'aide du colonel comte Zamoyski, à fonder ici une Société des amis des Slaves; nous en avons confié la présidence à M. le marquis Massimo-d'Azeglio, homme de lettres fort distingué et zélé patriote depuis 20 ans. Nous sommes à l'œuvre pour créer à Florence, à Gênes et à Bologne des comités annexés au notre. A peine projetée, cette société a déjà excité de l'enthousiasme ; employés supérieurs, célébrités de tout genre agréent mon programme.

» Indépendance des nationalités slaves, formation d'un état illyrien allié de l'Italie, organisation d'un état roumain comprenant les pays de la Valachie, Moldavie, Transylvanie, Bukovine et Bessarabie, enfin renaissance de la Pologne et affranchissement de l'Italie entière; voilà notre but. Pour cela il faut briser l'Autriche, cette clé de voûte de la sainte alliance. L'Autriche dissoute, les nationalités démembrées entre elles, la Prusse, la Russie et la Turquie se relèveront.

» M. Duchinski et moi nous travaillons avec ardeur à préparer des brochures sur la question. Nous allons adresser une invitation aux Slaves Autrichiens. Nous l'imprimerons à Prague en tchekh, et nous tâcherons de la faire parvenir en serbe à Belgrad, Karlovits et Agram. Pour populariser l'idée on pense sérieusement à fonder dans notre université une chaire de langues slaves...

» Je crois que nous pourrons par là aider puissamment à propager votre panslavisme occidental. Répandez donc ces nouvelles dans le cercle slave de Paris. Je demande votre concours; car j'ai plus que tout autre besoin de l'appui des vrais savans et des hommes convaincus. Ce qu'il me faut c'est d'être mis à même de remuer notre jeunesse vive et passionnée, pour aider à la conclusion d'une alliance de qui dépend, selon moi, l'indépendance de ma patrie... »

VEGEZZI-RUSCALLA
de Turin.

Proclamation du général Dembinski.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons, en polonais, une proclamation que vient de répandre chez les Slaves le général des Maghyars Dembinski. Cette proclamation mérite une appréciation sérieuse. Laissant de côté les paroles de dédain aristocratique, jetées par le proscrit à notre dernière révolution française, dont les émigrés polonais seront bientôt peut-être heureux d'obtenir le concours, nous ne pesons que ce qui touche aux rapports des Slaves de la Hongrie avec les Maghyars.—M. Dembinski se trompe profondément en disant que *les Maghyars et les Croates ne forment, suivant lui, que deux parties d'une seule et même nation*, et que le problème est de parvenir à *rejoindre harmoniquement ces deux moitiés séparées d'un même corps*. Il se trompe également lorsque, sur les affirmations diplomatiques du représentant des Maghyars à Paris, du comte Teleki, il se déclare *convaincu, autant qu'un cœur humain peut l'être, des excellentes intentions des Maghyars en faveur des Croates*. Il a raison de dire qu'habitué depuis Sobieski à payer d'ingratitude tous ses libérateurs, le cabinet autrichien ne cesse de provoquer et de prolonger le plus possible la guerre civile entre les races diverses de son empire; mais il a tort d'ajouter que ce cabinet est le seul auteur de la discorde actuelle entre les peuples de Hongrie. La source primitive de ces rivalités est l'arrogante intolérance des Maghyars. Il est donc souverainement absurde de soutenir que cette race conquérante est aujourd'hui *le seul rempart de la vraie liberté, non-seulement en Autriche, mais dans toute l'Europe, et que les Slaves lui sont redevables de la conservation de leur nationalité, qui, sans les Maghyars, serait actuellement absorbée par le germanisme*.

Si M. le général Dembinski veut réellement, comme il le déclare, et comme il serait si désirable qu'il le fît, se placer comme pacificateur entre les deux camps, la première condition est de ne pas irriter l'un en niant, au profit de l'autre, les justes griefs qu'il peut avoir. Tant que les Maghyars ne reconnaîtront pas les torts de leurs chefs, et ne renonceront pas à leurs prétentions d'hegemonie sur les Slaves, une reconciliation, vînt-elle même à s'opérer par suite de la lassitude des combattants et de l'horreur que l'Autriche inspire, cette reconciliation ne serait que de courte durée. La fédération nouvelle que proposent aux Croates les Maghyars, en se mettant au centre et en groupant les Slaves autour de leur drapeau, n'est pas plus réalisable que l'ancien système de *maghyarisation* de toute la Hongrie. Il semble que M. Dembinski ait lui-même le pressentiment de la fausse position où il s'est jeté. Car, contradictoirement à ses prémisses, il conclut en disant que *si toutefois la diète hongroise trouve avantageux de mettre fin à sa lutte par un traité avec le cabinet autrichien, il n'y opposera pas la moindre résistance*. Or ce traité est précisément en voie de conclusion, et il se négocie, non pas au profit de la liberté, mais dans le double intérêt des Habsbourgs et de l'aristocratie.

CYPRIEN ROBERT, propriétaire-gérant.

Poissy. — Imprimerie. de G. OLIVIER.